

Zeitschrift: Romanica Raetica
Herausgeber: Societad Retorumantscha
Band: 8 (1993)

Artikel: Rätoromanisch : Aufsätze zur Sprach-, Kulturgeschichte und zur Kulturpolitik
Autor: Decurtins, Alexi
Kapitel: Retour aux sources : 45 ans plus tard: la seconde guerre mondiale en Suisse et ses conséquences vues par diverses générations/perspectives romanches
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-859061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Retour aux sources

45 ans plus tard: la seconde guerre mondiale en Suisse et ses conséquences vues par diverses générations/perspectives romanches

(dans: Alliance culturelle romande.
Cahier no 30 - Octobre 1984, 187-190)

17. Retour aux sources

Tâcher d'esquisser sur quelques pages un tableau juste et nuancé des données de la seconde guerre mondiale et de ses implications et conséquences pour le romanche serait un labeur bien vain. Qu'il me soit donc permis de prendre le raccourci et de faire un témoignage plus ou moins personnel et fortuit.

Telle la Suisse toute entière, les Grisons, pays montagnard, ont eux aussi été épargnés du fléau de la guerre. Mais par sa situation géographique, à cheval sur la crinière des Alpes, ce canton a peut-être été plus près du pouls des événements guerriers que d'autres et parfois aussi du gouffre et de tout ce qui le cas échéant aurait pu tourner mal. Les années brunes nazies et celles des chemises noires fascistes y étaient encore bien présentes à la veille du conflit. Avec ces voisins sinistres, les Grisons avaient une frontière longue de quelques centaines de kilomètres. Elle commençait en commun avec le canton de Saint-Gall et avec le Liechtenstein, longeait la vallée du Prättigau, toute l'Engadine jusqu'aux vallées grisonnes de langue italienne et regagnait le Val Poschiavo et la Bregaglia.

Depuis la première guerre, les cris des nationalistes et fascistes italiens, qui revendiquaient le Tessin et les Grisons pour la Péninsule, ne s'étaient plus tus. En Italie on avait bel et bien rebaptisé et codifié toute la nomenclature grisonne, qu'il s'agisse de régions romanches, italiennes ou allemandes. Que tous ces remous n'aient pas mené au conflit est dû aux vicissitudes et aux complications de la guerre en Europe, mais aussi au fait que les dictateurs au sud et au nord n'avaient aucun intérêt à compromettre l'accès des grands passages alpins. A part cela les Alliés, surtout les Britanniques, savaient, au plus tard après l'assassinat spectaculaire de Wilhelm Gustloff par David Frankfurter (1936), que Davos était quelque chose comme *un petit Berlin* et que d'autres centres touristiques grisons eux aussi n'étaient pas défournis d'éléments suspects.

Le thème *seconde guerre mondiale* évoque en moi bien des choses. Mon père - il avait passé plusieurs années en France pendant la belle époque de 1900 - était éperdument attaché à la cause des Alliés. Chaque soir, il faisait le point des mouvements militaires avec des aiguilles colorées sur une grande carte géographique. Appuyé dans sa conviction par les émissions de la BBC de Londres et les commentaires de von Salis, il ne voulait absolument rien savoir d'une défaite alliée et ne se laissait pas irriter par les avances bouleversantes des puissances de l'Axe sur tous les fronts.

Je me souviens des forteresses volantes venant d'Angleterre qui survolaient chaque nuit la vallée du Haut-Rhin en direction de l'Italie. Le bourdonnement grognant faisait trembler les vitres. Sûrement qu'on pensait quelques instants avec pitié aux lointaines victimes inconnues de ces raids. C'était un contraste des plus grands qu'on puisse s'imaginer: les feux de position de ces flottilles de destruction organisée et, sur le fond de la vallée enneigée, les lumières et lanternes errantes des paysans qui se dirigeaient comme toujours paisiblement vers leurs étables et leur bétail, loin des villages et des hameaux.

Guerre et paix symbolisées par ces rencontres accidentelles! Les quelques bombes qui furent vraiment lâchées, par exemple sur le village de Val s. Pieder (Vals) ou sur Samedan en Engadine, étaient plutôt des anecdotes, bien que douloureuses. La Défense locale: des accents de *slapstick* et de *Bourbakis*. Les uniformes et les casquettes étaient démodées, le masque à gaz ne fonctionnait pas, les officiers corpulents, toujours un peu à bout de souffle, tout cela nous semblait tiré d'un film de Chaplin. Le vrai contact avec les dessous de la guerre après l'effondrement de la France, ce sont les soldats polonais qui nous l'ont permis. Les Polonais (ils Polacs) ont réalisé chez nous un travail énorme de défrichage et de construction de routes et de chemins. Les conversations avec eux nous ont ouvert un monde assez différent du nôtre. Et ce qui comptait davantage, ils nous ont appris à merveille les sports d'été, le football et la gymnastique.

L'introduction du rationnement ne nous a pas trop gênés. Dans un coin foncièrement paysan et agricole il y avait toujours de quoi manger. Les touristes, encore que clairsemés, le savaient bien et profitaient de leurs vacances pour faire des provisions. C'est alors qu'on discutait non pas seulement pour s'entendre sur la terminologie militaire, mais aussi pour des notions courantes comme l'allemand *hamstern* (chanter), *Hamsterei* (stockage). Bref, le paysan, en train de se ranger dans les files de la bataille du blé, avait reconquis tout son poids social et tout le respect qu'il méritait.

Il y a des historiens qui attribuent à la guerre - bien entendu à celle d'hier, conventionnelle, quoique meurtrière - des qualités animatrices, qui y voient un point de départ d'innovations et d'inventions inattendues. Dans notre perspective, cela peut paraître absurde. Pour le pays romanche qui, comme nous l'avons dit, n'a pas connu directement ses griffes, les effets - horrible dictu - ont été plutôt bénéfiques. Je vais m'expliquer plus précisément sur ce point. Les menaces de la guerre ont d'abord soudé - comme presque toujours aux moments de détresse - le peuple suisse. La croix blanche sur

fond rouge avait ses quatre bras encore bien joints. C'était un symbole vivant et vécu. En 1936 déjà, le père capucin Alexander Lozza avait exprimé ce fait dans une poésie (*Crousch alva sen fons cotschen*) qui eut un premier prix à l'occasion d'un concours pour un nouveau texte de l'hymne national. Ajoutons que les Romanches et Grisons faisaient alors des efforts pour faire pénétrer et accepter la belle musique de l'hymne de Otto Barblan, tiré du festival de *Chalavaina*. Malheureusement sans succès.

Un autre aspect, auquel je viens de faire allusion: le paysan, qui déjà durant les années entre les deux guerres n'avait perdu en rien de son prestige, connut maintenant un regain de faveur formidable. Il n'est pas besoin d'insister sur le fait qu'une mobilité et un tourisme à outrance ne peuvent en tout cas pas profiter à un groupe minoritaire. Les échéances de la Haute Engadine (construction du Chemin de fer rhétique, hausse du tourisme) le prouvent assez bien. Or, avant et pendant la seconde guerre, la situation dans ces secteurs s'était détendue beaucoup et même trop.

Qu'on le veuille ou non, ces facteurs étaient favorables à l'essor du romanche, car ils stabilisaient une situation jadis très précaire et labile. Le recensement de la population constate en 1944 une augmentation frappante de 2.8% et cela surtout dans les régions rurales de la Surselva (Haut Rhin), où la commune mi-industrialisée de Trons montre même un gain de 22%, c.à.d. de 260 personnes en plus. D'autre part, il faut bien noter que les régions touristiques et le centre des Grisons présentent un fléchissement sensible.

L'égard accru envers les minorités s'annonce très nettement avec l'Exposition nationale de Zurich et il se poursuit avec le plébiscite de 1938 qui consacre le romanche comme quatrième langue nationale. C'est un peu partout l'heure de la réflexion et du réveil. En 1940 on commence à publier le *Testamaint* du linguiste Chasper Pult, une espèce d'*illustration et défense de la langue*:

Dans ces jours de confusion générale et de brigandage officiel il ne faut pas s'étonner que quelqu'un ait l'idée de faire son testament.

Le testament de Pult consiste dans un appel décidé et très bien documenté à cultiver le romanche. Dans la langue maternelle, il voit la sève qui monte des racines, l'expression de la personnalité et de l'identité. En 1939, le premier fascicule du *Dicziunari Rumantsch Grischun* sort de presse. Celui-ci ouvre non seulement la présentation encyclopédique du romanche, il pose aussi avec ses inventaires, un trésor vivace de la langue et de la culture, le fondement des études romanches. Encore bien loin de son achèvement, *l'institut du Dicziunari* est devenu entre-temps un centre d'infor-

mation et un séminaire pour la relève. S'il n'existait pas, il faudrait inventer cette institution comme complément et contrefort de la Ligue Romanche qui elle s'occupe du mouvement pratique et de l'animation culturelle.

Pendant la guerre, la littérature romanche était encore axée sur le milieu paysan et sur des thèmes qui le concernaient. Elle avait pourtant eu entre les conflits mondiaux une certaine ouverture. Peider Lansel, poète ladin, bien connu à Genève et en Suisse romande, reçut, premier Romanche, le grand prix Schiller (1943). Celui-ci couronnait l'œuvre lyrique d'un des derniers *humanistes* romanches, où le retour aux sources de la langue allait de pair avec un équilibre entre vie intérieure et intellect, avec une volonté artistique et esthétique très poussée et disciplinée en même temps qu'une ouverture vers les lettres européennes.

La poésie lyrique du père Lozza, cité ci-dessus, s'exprime dans un parler (surmiran) d'une gamme riche de sons et de valeurs sémantiques. Sortant d'un état d'âme de souffrance, elle semble plus spontanée que la voix de Lansel.

Gian Fontana enfin, le sursilvain, mort prématurément, lyrique lui aussi, se profile en plus avec une œuvre considérable en prose. Il s'attaque aux grands problèmes humains, cherche à abattre les contraintes d'une société close et à dépasser et briser les conventions littéraires quant aux formes et aux contenus. La nature grandiose et impassible y joue un rôle important, ce qui rapproche cet auteur bien souvent de Ramuz.

Du point de vue de la qualité, la guerre n'a pas trop servi cette ouverture littéraire. Celle-ci traîne péniblement sans trouver de nouvelles issues. Les idées et préoccupations patriotiques étaient devenues par trop acharnées.

La chanzun da la sudada rumantscha (La chanson des soldats romanches) de Men Rauch, qui sortit victorieuse d'un concours de radio (1940) et qui avec ses fanfares fait les éloges du Général Guisan, jette le pont vers un autre chapitre. Le long service militaire actif a corrigé en quelque sorte l'immobilisme survenu à l'intérieur du pays. Pour la première fois après 1914, les soldats romanches apprennent à connaître d'autres régions et d'autres parlers que les leurs. C'est comme une grande campagne de communication qui prépare sans doute une meilleure entente et compréhension. En outre, la guerre met en évidence ce qu'on pourrait appeler le souci de sauvegarder le caractère spirituel et culturel du pays.

Dans des articles de journaux se dessinent les efforts pour la rénovation du village engadinois modèle de Guarda (Basse Engadi-

ne). La quête de l'identité comprend en plus le champ de la néologie et surtout celui de la nomenclature et des noms de lieux. En 1940 paraît le *Livre des Toponymes rhétiques*. Il sera le pionnier de ce genre en Suisse et exercera une influence indiscutable dans la campagne de redressement de la nomenclature toponymique aux Grisons et ailleurs.

A l'ordre du jour apparaît la recherche en agriculture alpestre. Il n'y a qu'à citer la monographie sur l'alpiculture grisonne (1941) de R. Weiss, l'un des chefs de file de la *Volkskunde* d'orientation plus moderne. Mais ce sont aussi d'autres thèmes qui seront traités, tels les traditions populaires: coutumes, contes, chansons populaires et religieuses. Aluis Carigiet, pour ne faire mention que d'un artiste, abandonne l'art graphique, où il a excellé jusqu'en 1938, pour un art complet à la recherche de son enfance et du monde paysan de ses ancêtres. Il n'est d'ailleurs pas le seul. Ainsi notre tableau, loin d'être exhaustif, finit par avoir une nette cohérence.

Ce retour aux sources, ce repli sur soi-même, typique des années de guerre, a-t-il servi en fin de compte la cause du romanche une fois la conflagration terminée et les contraintes levées? En considérant ce qui s'est passé dans les décennies suivantes et jusqu'à nos jours, on en a la preuve. N'avait-il pas été prudent d'imposer le principe territorial des langues dans les conditions favorables de l'avant-guerre et de pourvoir à une organisation culturelle apte à tenir le coup dans des circonstances moins propices?

Une question embarrassante: Faut-il des *guerres* ou des *récessions* pour sauver une minorité, le romanche? Lui faut-il des conditions et des données d'un parc national? Ni l'un ni l'autre. Mais en tout cas il faut trouver une formule magique qui donne aux Romanches de solides structures culturelles et économiques, qui montre le plus d'égard possible pour son terroir, qui cherche à atténuer les conséquences néfastes de la civilisation nivellatrice moderne sans pour cela barrer les portes et les fenêtres ou éteindre la vitalité, l'esprit d'innovation.

C'est là un des enseignements et peut-être le plus significatif que nous ait donné l'époque difficile de la dernière guerre.

